

Habit(er)

Le corps habille. Le corps s'habille. Le corps habite. Le corps s'habille d'habits qu'il habite. L'arbre est-il un habit ? La mer ? L'horizon ? Le ciel ? L'appartement dans la cité m'habille ? Dans ma cité, j'habite le béton qui habite l'horizon. J'habite une tour dans la ville, un donjon, un observatoire imprévu. Mes mains habillent la porte que j'ouvre, puis l'espace, mon regard ensuite. J'habite mes fugues et mes enfermements. J'habite un voyage immobile dans ma tête

La question du paysage, du pays dans mon âge, est une question du corps. Comment mon corps vit mon paysage ? Comment mon corps habite ou est habité par le paysage ?

On sait que l'architecture recherche, au mieux d'elle-même, cette dynamique entre ce que je vis, ce que pense et ce que j'habite.

Est-il possible de retrouver dans la parole de celui qui habite un espace une trace de son habitat ? Une trace de ce que l'habitat a façonné dans sa parole ? Dans son désir ? Dans ses manques ? Dans ses rêves ?

Les révoltes se construisent comme des maisons. Avec des fondations, un plancher, des murs, un grenier. Les fenêtres seraient cette possibilité donnée à la parole des habités, habitants d'ouvrir un espace imprévu dans leur pensée, dans leur conscience.

Extrait de Habiter la Page pas la plage

« Habiter le ciel dans mon pays est un réflexe de survie. Un second souffle dans le cratère d'herbe et de haies vives du pays. Un élan d'ardoise et de nuages dans cette caverne fendue parfois de lumière où les hommes ressemblent à des racines et les femmes à des souches nourricières, les seins bombés de sources.

Août 2020
Dominique Sampiero